

## SOUVENIR DE SPA

## I

Spa est une des villes d'eau les plus célèbres du monde entier. Elle doit sa renommée autant à la beauté des sites qui l'entourent qu'à la qualité thérapeutique de ses sources d'eaux minérales. Elle est située en Belgique, à cinq lieues sud-est de Liège, au pied du Spirmont, dans une vallée profondément encaissée, où l'Emblève déroule ses replis tortueux au milieu de verdoyantes prairies et de forêts touffues. Là se réunit chaque année une foule brillante et désœuvrée qui, fatiguée du mouvement turbulent des villes, vient demander à la villégiature des plaisirs nouveaux et plus tranquilles. Les uns viennent demander à son air pur et vivifiant et à ses eaux ferrugineuses, de lui rendre une santé délabrée par l'application aux affaires, ou par le tracas bruyant des plaisirs de la ville. D'autres viennent tenter la fortune à la roulette ou au trente-six de la Redoute (maison publique de jeux à Spa), sur le frontispice de laquelle se lit cette inscription provoquante : « *Audaces fortuna juvat.* » D'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, y viennent par désœuvrement, et comme à un lieu de rendez-vous, pour y renouer des amitiés fugitives. De mai en octobre, et particulièrement pendant les mois de juillet, août et septembre, on y rencontre des gens de tous les pays du monde qui semblent venir s'y confondre dans une fraternité universelle, et rapprocher étroitement les liens qui doivent unir les peuples dans une communauté pacifique.

Spa offre à tous ceux qui la visitent les plaisirs les plus variés : des promenades magnifiques, des concerts, des bals champêtres, des courses ; tout s'y trouve, et l'Edilité s'évertue à organiser des fêtes et à plaire à ses élégants visiteurs. On peut dire que la saison de Spa est une fête perpétuelle, mais une fête qui ne fatigue point, qui repose, qui rend la vie en donnant la distraction, le plaisir paisible d'une douce villégiature. Les heures du jour sont sagement divisées entre des exercices divers : il y a la promenade de dix heures, la promenade de deux heures, quatre heures, de sept heures, dans lesquelles des artistes, aussi distingués que nombreux, font entendre chaque jour les plus douces symphonies. Après ces promenades, qui se trouvent tout autour et près de la ville, et qui sont, ou de larges avenues plantées d'énormes tilleuls séculaires, ou des éclaircies tortueuses percées dans les bois, sur le flanc de la montagne, il y a des promenades de longue haleine qui traversent les bois et les montagnes autour de la ville, dans un rayon de deux lieues. Ainsi, on trouve les routes qui joignent la ville aux fontaines de Bérissart, de la Géronstère, de la Sauvenière et du Tonnélet, ou qui font communiquer ces fontaines entre elles.

La plus longue de ces promenades est celle qui fait le tour des quatre fontaines : elle n'a pas moins de quatre lieues, et est partout ombragée par le feuillage touffu de la forêt. Le touriste qui entreprend ce pèlerinage se repose à chaque fontaine, où il se désaltère avec délices d'une eau fraîche et vivifiante, chargée de principes ferrugineux.

Ensuite, il y a la promenade de Meyerbeere qui conduit à la Géronstère par un sentier tortueux et accidenté, à travers les bois ; puis la promenade des Artistes, plus pittoresque encore, qui va de la ville à la Sauvenière.

Une foule d'accidents naturels, qui traversent ces promenades, ont reçu des noms appropriés, tirés des œuvres des grands maîtres.

Ici, près de cette cascade qui murmure en sautant de rocher en rocher, c'est le pardon de Ploërmel ; là où l'eau du ruis-

seau coule doucement sur un lit de gravier, ombragée par un bouquet d'arbres, la rive forme un banc de gazon : c'est le repos de Juliette ; plus loin encore, c'est un pont naturel, un assemblage informe de roches énormes, à l'aspect étrange ; des arbres rabougris, à demi dénudés, s'élèvent du sein de ces rochers qui donnent accès à une eau turbulente et écumeuse : ce lieu sauvage s'appelle la vision de Macbeth.

Que de fois, dans des moments de mélancolie ou de dégoût, je suis allé abîmer ma pensée dans ces lieux solitaires où le voyageur passe en silence, et dont la morne tranquillité n'est troublée que par le cri de quelques rares oiseaux !

Mais si la vallée de Spa et les flancs des montagnes qui l'encaissent sont si riants et si beaux par leur végétation luxuriante, il n'en est pas de même des plateaux qui couronnent ces montagnes et qui sont formés de bandes stériles s'étendant à perte de vue.

A l'est de la Sauvenière s'étend une de ces plaines arides qui sert de champ de course ; l'espace est plat et sans bornes, et le sol est formé d'une couche de sable à peine variée par quelques touffes de joncs ou de fougère.

## II

Le 1er juillet 1865, à la première heure de l'après-midi, tout le monde était en marche pour le champ de courses de la Sauvenière, où se préparait une des joutes les plus intéressantes de la saison. Plusieurs prix devaient être courus, et le *handicap* était réservé pour le bouquet. Quinze chevaux de race avaient été inscrits, mais huit seulement allaient prendre part au concours. Différentes joutes intéressantes, mais émouvantes, avaient déjà eu lieu dans la matinée. La course pour le grand prix de la Sauvenière était fixée à quatre heures.

Le temps était magnifique, mais la chaleur était intense ; un ciel sans nuages laissait tomber sur le sable nu de la plaine les rayons d'un soleil de feu. Malgré l'ardeur du jour, une foule innombrable était accourue, non seulement de Spa, mais encore de Liège, de Verviers et de toutes les contrées environnantes, et couvrait le champ dans les limites non réservées aux courses. D'immenses et élégants pavillons présentaient leurs gradins en amphithéâtres qui allaient servir de refuge aux spectateurs privilégiés. D'autres pavillons plus petits, mais plus richement décorés, étaient destinés à quelques familles opulentes.

J'étais placé près de l'un de ces derniers.

Vers trois heures et demie, on vit arriver une élégante calèche armoriée, traînée par quatre magnifiques chevaux richement caparaçonnés. Elle s'arrêta proche du pavillon.

Chacun, sur son passage, s'était rangé avec empressement : tous les yeux se portaient pleins d'intérêt et d'admiration vers ceux qu'elle contenait, un jeune homme et une jeune femme. Sans un certain fond de ressemblance qui perçait sur leurs traits, on eût pu d'abord supposer que c'étaient le mari et la femme, mais cette ressemblance prouvait assez qu'ils étaient frère et sœur.

Le jeune homme paraissait avoir 24 à 25 ans. Une légère moustache blonde s'es-tompait sur sa lèvre supérieure et surmontait une bouche dont le sourire, chaque fois qu'il se montrait, semblait promettre un trait d'esprit. Ses grands yeux bleus brillaient d'intelligence et d'audace, et son front, ombragé par sa blonde chevelure, avait un air de grandeur et de noblesse qui imposait. Sa taille élancée, la souplesse de ses mouvements, laissaient deviner, dans un corps en apparence frêle, une vigueur mue par des muscles d'acier.

Tel était le dernier descendant de la noble race des comtes de Gramont, hélas ! éteinte aujourd'hui.

Sa compagne et sa sœur, ainsi que nous le disions, était d'une ravissante beauté. Le haut de sa figure était encadré par une luxuriante chevelure blonde, se relevant gracieusement sur le sommet de la tête, où elle était retenue par un diadème de diamants étincelants au soleil. Toute sa figure, empreinte d'une divine noblesse, portait le cachet juvénile d'une première jeunesse : elle avait vingt ans. Son front virginal était pur de toutes les atteintes des temps, des chagrins, des orages de la vie. L'ovale de sa figure était parfaite, et ses joues légèrement colorées de rose. Ses grands yeux bleus d'azur, ombragés par de longs cils qui leur donnaient un aspect humide, respiraient chastement l'amour, et avaient une douceur angélique qui la rendait adorable. Ses lèvres vermeilles, en laissant échapper un divin sourire, montraient deux rangées de perles d'une blancheur éclatante. Elle était vêtue avec une charmante simplicité qui rehaussait encore la splendeur de ses formes et l'éclat de sa beauté.

Le jeune comte de Gramont sauta lestement à terre, aida sa sœur à descendre de voiture, puis il la conduisit dans le pavillon qui lui était destiné.

La foule curieuse, après s'être occupée un instant des nouveaux venus, se laissa distraire, avec sa mobilité habituelle, par d'autres incidents qui fournissaient un ample aliment à son avidité du neuf. Quant à moi, je ne sais quel charme retenait mon attention rivée sur le jeune couple. Cette circonstance me permit de saisir quelques phrases du dialogue qui s'établit entre le comte de Gramont et sa jeune sœur.

On savait que le comte avait un cheval engagé dans la course, et qu'au lieu de le confier à un jockey, il voulait le monter lui-même, et ce n'est pas là le moindre attrait que présentait la lutte, car sa renommée comme *sportsman* était connue.

A mesure qu'ils parlaient, un nuage de tristesse était venu assombrir le front si pur de la jeune fille, et je l'entendis qui disait :

— Charles, mon bon frère, n'y va pas : cette course me fait peur.

— Calme-toi, ma chère enfant, répondit-il d'un air assuré. Ne sais-tu pas que j'ai pleine confiance en moi et en mon Black ? Nous avons souvent fait nos preuves, et tu peux te tenir tranquille.

— Non, n'y va pas, reprit-elle d'un ton suppliant : je ne sais quel pressentiment sinistre m'accable. Il me semble qu'un grand danger te menace. N'y va pas, te dis-je, confie ton Black à ton jockey.

— Ma chère sœur, ce serait montrer que que j'ai peur, et je suis le comte de Gramont, répartit le jeune homme avec une fierté pleine de grâce et de douceur. Nos ancêtres eurent d'abord toutes sortes d'aventures chevaleresques pour exercer leur noble ardeur. Plus tard, ils eurent les grands tournois. Aujourd'hui, hélas ! il ne nous reste plus guère de dangers à braver. Laisse-moi, ma chère amie, je serai vainqueur, et, comme autrefois nos preux, je viendrai recevoir de ma sœur, à défaut de fiancée, le prix de ma victoire.

— Dieu le veuille ! Mais si tu ne revenais pas ! Songe que je n'ai que toi au monde.

— Je reviendrai. Mais si Dieu ne le permettait pas, ajouta-t-il en reposant sur elle un regard plein de tendresse, un autre moi-même, Jules, me remplacerait auprès de toi, et tu ne perdrais guère au change.

A ce nom, une pudique rougeur avait passé sur les traits de la jeune fille, et ses beaux yeux, qu'elle tenait tendrement attachés sur ceux de son frère, s'étaient baissés.

— Ce cher Jules, continua le comte, comme se parlant à lui-même, pourquoi n'est-il pas arrivé ? Quel contre-temps a donc pu causer son retard ? Sa dépêche de ce matin m'annonce qu'il sera bientôt ici.

Je voudrais le voir aujourd'hui pour te tranquilliser.....

— Ma chère amie, reprit-il en regardant l'heure à un joli petit chronomètre orné de pierreries, qu'il tira de son gousset, il est trois heures et trois quarts, je dois te quitter. L'heure des apprêts est venue, et bientôt arrivera celle du triomphe.

Il prit la main blanche et fine de la jeune fille, y déposa un baiser et partit.

Dix minutes après, il revint monté sur un magnifique cheval de course noir, son Black. Il était vêtu du costume des jockeys et portait la culotte de peau, la veste bleue et la casquette rouge à large visière. Son allure était dégagée, sa figure pleine de gaieté et d'entrain. Il vint recueillir un dernier sourire et un dernier salut de sa sœur, puis il alla se mêler avec les autres coureurs dans la lice qui devait être bientôt témoin de leurs prouesses.

Les jouteurs devaient franchir six obstacles composés d'une haie et d'un large fossé.

En attendant le moment donné, une fanfare bruyante remplissait les airs et sembla, comme aux jours de bataille une musique militaire, exciter les guerriers au combat.

Cependant les concurrents se rangent et attendent le signal du départ. Les chevaux rongent leurs freins, frémissent d'impatience ; leurs naseaux sont en feu et leur ardeur a peine à être contenue.

Le signal est donné, tous partent.

Les lutteurs les plus inexpérimentés excitent d'abord leurs montures et s'emportent dès le premier moment ; d'autres partent d'abord médiocrement, mais augmentent bientôt de vitesse, et dépassent les premiers. Le comte de Gramont demeure quelque temps en arrière ; mais l'ardeur et la vitesse de son Black augmentent à mesure que l'espace disparaît derrière lui.

Au premier obstacle, un cheval refuse et un autre culbute sans accident grave ni pour lui ni pour son cavalier. D'autres restent aux obstacles suivants. Au quatrième le comte n'a plus que deux concurrents, et il les devance déjà de plusieurs longueurs.

Comme j'étais placé, je pouvais observer presque simultanément Melle de Gramont et la course.

A chaque nouvel obstacle, un nuage d'inquiétude passait sur son front, puis, l'obstacle franchi, un sourire de satisfaction venait effleurer ses lèvres. Elle tenait une jumelle braquée sur son frère. Je ne sais si c'était une réalité ou une illusion, il me semblait voir les battements précipités et tumultueux de son cœur soulever son chaste sein.

Mais dans leur course vertigineuse, les chevaux franchissaient l'espace avec la rapidité de l'éclair. Les distances s'anulèrent, les obstacles se succédèrent et disparaissaient sans même donner à la pensée le temps de se reposer un peu.

Toutes les poitrines sont haletantes.

Le comte est vainqueur, il ne lui reste plus qu'un obstacle à franchir, et son noble coursier semble redoubler d'ardeur...

Soudain, la jumelle s'échappe de ses mains de la jeune fille, une pâleur mortelle se répand sur ses traits, un cri terrible sort de sa poitrine et une clameur immense part de la foule...

Le cheval du comte, dans son élan, avait touché l'obstacle, lancé son cavalier en avant, et tous deux avaient disparu derrière la haie.

Les deux autres coureurs avaient passé sans encombre.

La foule se précipite vers le lieu de l'accident. Mais une femme la devance, échevelée, les yeux hagards ; sa beauté est étrange, son désespoir est effrayant..... c'est la sœur du comte.....

Elle arrive près de son frère et le trouve étendu sur le bord du fossé, près de son